Richard Millet

L'angélus
La chambre d'ivoire
L'écrivain Sirieix

COLLECTION FOLIO

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

Richard Millet

L'angélus
La chambre d'ivoire
L'écrivain Sirieix

Préface de l'auteur

Gallimard

© *P.O.L éditeur, 1988, pour* L'angélus.
© *P.O.L éditeur, 1989, pour* La chambre d'ivoire.
© *P.O.L éditeur, 1992, pour* L'écrivain Sirieix.
© *Éditions Gallimard, 2001, pour la présente édition.*

Richard Millet est né à Viam, en Corrèze, en 1953. Il vit et travaille à Paris. Son ouvrage *Le sentiment de la langue* a obtenu le prix de l'Essai de l'Académie française en 1994.

PRÉFACE

J'ai longtemps cru que cette petite trilogie, dont les trois récits (ou courts romans) qui la composent sont ici réunis pour la première fois, pouvait se lire comme une ironique tentative d'autobiographie transposée.

Cruels, parfois insoutenables, injustifiables même dans leur dérision, leur goût du divin, du corps féminin, de la solitude, de la haine d'autrui, de l'idiotie, de l'asocialité, ils montrent des itinéraires qui autrefois auraient été ceux de saints ou de héros et qui sont ici accompagnés de leur naissance jusqu'au moment où ils s'abandonnent à leurs propres gouffres, lesquels ne sont peut-être que l'ombre de la main de Dieu. Il n'est cependant pas certain que le vrai sujet de ces récits ne soit pas les rapports de l'art et de la vie — et, plus précisément, la question qui m'avait été en partie suggérée par l'œuvre de Louis-René Des Forêts dont j'apprends en écrivant ceci qu'il vient de mourir (quel signe, terrible ou ironique, ne pas voir là!) : le sentiment d'imposture qui s'attache à toute pratique littéraire.

Reste que s'il est bien question de musique dans

L'angélus, *de peinture dans* La chambre d'ivoire, *et de littérature dans* L'écrivain Sirieix, *le filigrane de ces textes est sans doute l'amour — l'interrogation de ce lointain, qu'est l'envers de l'amour, ou son défaut : non pas ce que serait une vie sans amour mais le terrible écart entre l'art et l'amour.*

Marguerite Duras avait aimé L'angélus. *Elle l'avait fait savoir à Paul Otchakovsky-Laurens, notre éditeur, qui lui avait envoyé le livre sans m'en parler puis m'avait demandé d'appeler l'auteur du* Vice-Consul. *Je n'aime guère le téléphone : j'ai écrit à Marguerite Duras pour lui dire combien sa lecture me touchait. Elle a cherché à me joindre, à plusieurs reprises. Je n'étais jamais chez moi. J'aime que notre rencontre ait eu lieu autrement que par le truchement de la voix vive ou du face-à-face : un dialogue, plutôt, dans ce décalage, dans l'échange différé et, je veux le croire, dans la reconnaissance.*

RICHARD MILLET
Janvier 2001

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

L'angélus

à Sandrine

I

Je suis un musicien sans importance.

Si je me décide enfin à noter ces quelques mots qui longtemps m'auront hanté au point d'étouffer en moi toute musique et de se laisser remâcher comme une idiote rengaine, ce n'est nullement par ennui ou dégoût des portées vierges : ma mémoire défaille, et composer n'a jamais été une source de joie mais une nécessité douteuse, mêlée de peur et de lassitude. Et quoique, pendant bien des mois, j'aie voué à l'acte compositionnel une haine vive, celle-ci n'était point dépourvue d'ambiguïté : au plus profond de la crise dont j'étais la proie, j'aurais pu sur-le-champ me remettre à écrire de la musique, par habitude, sinon par imposture.

Ce n'est pas davantage un soudain et irrésistible penchant à la dépréciation qui me fait prendre une tout autre plume et m'avouer mon peu d'importance. En cette année où j'ai atteint l'âge auquel est mort le Christ, six œuvres de moi ont déjà été créées, éditées, et un certain nombre de musiciens,

de critiques, d'écrivains et d'inconnus s'accordent à voir en moi un compositeur d'avenir.

Mon insignifiance, mon imposture, je puis les justifier simplement : si je viens à mourir (et ma fin n'aura pas le tragique de celle de Mozart, ni le pathétique de celle de Magnard, ni même le dérisoire de celles de Webern ou de Chausson), on ne jouera plus ma musique ; je ne figurerai dans nulle histoire musicale ; je ne pense pas que ce qu'on nomme mes œuvres constitue une Œuvre — un ensemble d'opus sur quoi je puisse encore, souverainement, sereinement, revendiquer une autorité. Je n'ai d'ailleurs jamais parlé de ce qui pourrait être mon Œuvre sans rougir ni frémir d'agacement, et ne tolère pas qu'on prononce ces mots devant moi : n'ai-je pas, un soir, après la création de mes *Sept pièces pour instruments à cordes* op. 3, rétorqué à une journaliste — une jeune femme assez jolie et, je le crois, sincère, sur les lèvres de qui ces mots («votre Œuvre») semblèrent dessiner non pas un sourire mais une grimace qui eût découvert des dents gâtées — que je n'avais pas d'Œuvre, ajoutant brusquement, sans bien savoir pourquoi ni même si je parlais encore de moi, qu'il n'y avait ni Œuvre, ni auteur ? Ce petit incident, s'il déconcerta quelques amis, fit rire la jeune femme ; avec une sorte d'insolence, ou peut-être par désarroi, ou encore pour accroître l'espèce de supériorité dérisoire que m'octroyaient mes abruptes paroles, je lui proposai de poursuivre, un autre jour, en un lieu moins bruyant, notre conversation.

Nous nous revîmes un mois plus tard, à son

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com